

L'actualité à brûle-pourpoint, Haiti Inter fait le point Coupe du Monde, 1998

“La France Métisse”: c’est le titre qui barre la première page d’un journal italien. “Vive le roi Zidane!” titre-t-on à Alger—Zidane est d’origine algérienne. La victoire de l’équipe de France hier pose des problèmes sociaux: Jean-Marie Le Pen a dû ronger ses freins en voyant hier au Stade de France défiler noirs et beurs—les beurs, ce sont les français d’origine Nord-Africaine. Le football n’est pas seulement du sport; c’est aussi autre chose, et le Mondial a aussi des implications géopolitiques. Mais à Port-au-Prince, on s’interroge sur la signification de ce phénomène: des haïtiens qui ont versé leur sang pour le Brésil ou pour l’Argentine? Cela semble à première vue aberrant. Au lendemain du Mondial, ne serait-il pas piquant, amusant, d’interroger ce qui s’est passé chez nous et ailleurs, autrement qu’en termes techniques et professionnels de 4-2-4, de pénalités, de cartes rouges, ou de semi-finalistes?

Si la grande majorité des haïtiens, toutes classes confondues, a eu pour Ronaldo les yeux doux des Chimènes des favelas de Rio de Janeiro, il faut chercher la cause de ce phénomène. Est-ce un sentiment d’appartenance latino-américaine? Est-ce un réflexe racial—le Brésil, ou tout au moins le football brésilien étant fortement imprégné d’origine de diaspora africaine? N’oublions pas le roi Pelé et le grimaud Ronaldo lui-même. Mais alors, pourquoi y aurait-il dans notre population des fanatiques argentins, qui n’ont rien à voir avec la négritude? La ferveur, l’agressivité même pour les équipes de football étrangères relève chez nous d’autres facteurs: l’amour démesuré du ballon rond, bien sûr, et en l’absence momentanée d’une sélection nationale, les gens dans notre pays veulent se rattacher à une ferveur collective. Il faut aimer ensemble. Il faut aussi, hélas, haïr ensemble.

Souvenons-nous du Carnaval 98; souvenons-nous ensuite des dimanches sportifs et culturels organisés avec un tel doigté par Dady Lescouflair. Dans tous les quartiers de Port-au-Prince, on aimait ensemble la propreté, le sport, tous les sports, la peinture... Il faut donc croire que chez nous aussi le football fait appel à des pulsions collectives qui auraient autant à voir avec le fait politique qu’avec la religion. Disons tout de suite qu’en Haiti, durant ce mois du mondial, la ferveur politique pour Brésil et Argentine n’avait à première vue rien à voir avec les choix politiques immédiats; certains ont même avancé qu’il s’agirait d’un nouvel opium pour détourner la multitude des préoccupations conjoncturelles, suivez mon regard...

Une explication moins simpliste de ce phénomène doit nous permettre de poser d'autres questions, car la passion haïtienne pour le foot relève de lignes de force qui se tracent partout ailleurs dans le monde. Il ne faudrait pas écarter la politique, la côte de popularité de Chirac et de Jospin en France témoignant de la récupération possible d'une victoire d'équipe nationale par des politiciens. Mais en prenant un tout petit peu de hauteur par rapport à ce mondial on découvre d'abord, comme l'ont fait les journalistes de *Manière de Voir* dans un numéro spécial du *Monde Diplomatique* consacré justement à la Coupe du Monde 98 qu'il existe une géopolitique du football aujourd'hui sur notre planète. C'est tout d'abord un phénomène global comme le phénomène économique, mais avec cette différence essentielle qu'il oppose à la globalisation de l'économie: celle-ci est dominée par les Etats-Unis, Wall Street régnant en maître sur les marchés boursiers, tandis que Hollywood fait la loi culturelle sur la planète. Dans le football règne une superpuissance qui est le Brésil, les Etats-Unis ne jouant aucun rôle. On voit le parallèle qui peut être fait avec la situation stratégique actuelle, à la nuance près que la superpuissance dominant le football mondial suscite la sympathie universelle et l'admiration de tous, ce qui n'est pas le cas pour l'autre.

Cette dernière a eu, à l'occasion du Mondial, de curieuses réactions. Je rappelais ce matin la mise au point faite par le NYT hier matin. J'ai noté récemment la francophobie manifestée par hebdomadaires et quotidiens US en préliminaires des compétitions au Stade de France. Par la suite les envoyés spéciaux ont rectifié le tir et se sont rattrapés en soulignant la réussite française d'organisation du mondial. Mais tous laissaient percer ce sentiment d'exclusion dont souffrent les Yankees devant la mondialisation de la ferveur footballistique. A peine 12% des téléspectateurs de NY à LA ont suivi les matchs, tandis que 38 milliards d'êtres humains étaient devant leur petit écran toutes rencontres confondues. Une note d'humour pointe cependant dans cet état d'âme de ghetto ressenti par les américains qui, tout le monde le sait, préfèrent le baseball et le football-rugby au soccer—d'ailleurs ils n'appellent pas notre football, ils l'appellent le soccer. Michael Elliot, le francophobe du Newsweek, perdant de sa superbe, évoque l'espoir—tenez-vous bien—que ses compatriotes pourraient se mettre au soccer demain, et il ajoute, avec une pointe d'humour, qu'il fallait enfin que les barbares américains commencent à se civiliser. Rappelons d'ailleurs avec une certaine nostalgie que même Shakespeare avait été anti-football et que dans le *Roi Lear*, on trouve cette citation du roi lui-

même s’adressant à un manant-c’est à dire un homme du peuple—“vil footballeur!” Tiens tiens...

Alors, en lisant cette déclaration de Michael Elliot sur les barbares d’un côté et les civilisés de l’autre, je me suis souvenu de la boutade de ce colonel des Marines qui affirmait au sujet de notre pays—citation: “comment voulez-vous faire évoluer ce peuple après 19 ans d’occupation américaine, un peuple qui n’a pas pu apprendre à jouer au baseball?” Un peuple qui ne peut pas apprendre à jouer au baseball n’est pas un peuple civilisé, d’après ce colonel des marines. Cette Coupe du Monde a bien vengé notre peuple de footballeurs...

Ceci nous éloigne peut-être des empoignades haïtiennes entre brésiliens et argentins. Mais nous sommes-nous vraiment écartés des questions que nous posent ces ferveurs étranges? Un mystère demeure certes, mais les vapeurs de cet opium se dissiperont vite, et les réalités du quotidien vont rapidement reprendre le dessus. Il restera un état d’âme diffus qu’une fois encore, la multitude chez nous comme ailleurs est capable de mettre en commun une passion collective, de la faire circuler pour une sorte de mobilisation. Et en cette saison de contestation de l’indifférence de l’électorat, le 6 avril 97, n’y a-t-il pas là une indication de la possibilité d’un proche sursaut collectif? Encore faut-il déterminer exactement les motivations de ce sursaut à venir...

Pour finir, une petite suggestion aux uns et aux autres à propos de la crise politique: pourquoi n’y aurait-il pas une décision—d’état, évidemment, parlementaire, bien sûr—pour offrir à Ronaldo la citoyenneté haïtienne, le faire rentrer à Port-au-Prince, et puis le nommer Premier Ministre? Il est vrai qu’il y aurait le problème des papiers de sa grand-mère...